

***Figures de l'héritier dans le roman contemporain, Études françaises*, vol. 45,3, numéro préparé par Martine-Emmanuelle Lapointe et Laurent Demanze, Presses Universitaires de Montréal, 2009. Un vol.**

Le volume des *Études françaises* coordonné par Martine-Emmanuelle Lapointe et Laurent Demanze entend dégager une figure majeure de la production romanesque contemporaine, à savoir l'héritier, figure-témoin du rapport problématique que l'écrivain entretient avec sa mémoire, tant familiale que littéraire. Plutôt que de voir dans ce motif obsessionnel de la littérature contemporaine un simple reflet de l'inquiétude qui sourd des nombreux discours sur la fin de la culture, M.-E. Lapointe et L. Demanze proposent d'interpréter l'omniprésence de l'héritier dans le roman comme le lieu d'une « curiosité dialogique » de l'écrivain en regard des modèles du passé. Les récits de filiation, nous rappelle ainsi Dominique Viart, se donnent comme les lieux d'une interrogation inquiète des maillons de la transmission brisés par la modernité. Les récits de Pierre Bergounioux, Michel Séonnet ou encore Leïla Sebbar rendent compte de « l'expérience majeure d'une *déliation* », muant les écrivains en « orphelins », non seulement privés de toute autorité paternelle, mais aussi dépouillés de tout modèle narratif viable après la défection des grands Récits. Laurent Demanze analyse ce malaise de l'héritier à partir de la tension possession/dépossession qui habite l'identité narrative de ces récits de filiation. Hanté par les fantômes de l'ascendance, le narrateur des récits de Pierre Michon, Sylvie Germain ou Pierre Bergounioux dit la pesée angoissante de la lignée sur un descendant tracassé d'un deuil inachevé et, de ce fait, lesté du corps, des gestes et de la voix de ses ancêtres. L'héritier de ces récits se doit dès lors de faire l'inventaire des legs de l'antériorité afin de « se libérer de l'oppression des générations passées ». Il s'agit ainsi de donner la parole aux ascendants qui n'ont pas eu voix au chapitre, de faire entendre, à la manière des *Vies minuscules* de Michon, une « énonciation sépulcrale », d'accepter une « hantise fondamentale » afin de garantir une « transmission authentique de l'expérience », selon l'expression de J.-F. Hamel cité par L. Demanze. Cette place fondamentale accordée aux « temps des fantômes » (Demanze) engage des questionnements relatifs à la mémoire de la littérature. Les essais de Victor-Lévy Beaulieu analysés par Michel Biron dans son article « VLB au pays des géants », tout comme les romans de Richard Millet étudiés par Elisabeth Nardout-Lafarge dans son article « La gloire du dernier. De la *Gloire des Pythre* au cycle romanesque » sont traversés d'intertextes qui manifestent l'importance du legs des formes narratives – roman zolien pour Millet, roman joycien pour VLB – pour un sujet à la construction intime problématique. Cette dimension intertextuelle manifeste ainsi la recherche d'une amplitude inédite qui passe par un processus d'extinction de la lignée et de relance narrative (Millet) ou encore par un processus d'« anthropophagie » (M. Biron) culturelle et d'altération de la voix des modèles littéraires (Victor-Lévy Beaulieu). Au désir de « fondation d'un territoire » intime et littéraire tel que l'illustrent les récits de Millet et VLB s'opposent des figures négatives de l'héritage dans les textes de Christian Prigent ou de Réjean Ducharme. Partant des points communs entre *Demain je meurs* et le récit de filiation, Mathilde Barraband montre comment C. Prigent s'attache à défaire les enjeux éthiques et poétiques du genre en convertissant une figure de père exemplaire d'une certaine Histoire du XX<sup>e</sup> siècle – l'engagement communiste – en figure inexemplaire. À la mémoire grevée de manques du narrateur des récits de filiation tels que les analyse Dominique Viart dans l'article qui clôt le volume (« Le silence des pères au principe des "récits de filiation" ») répond, chez Prigent, la mémoire d'un héritier saturée de récits familiaux et historiques. Le narrateur de *Demain je meurs* doit dès lors user du détournement parodique des discours hérités et du dérèglement des morales et des savoirs engrangés pour s'affranchir du père. Il lui faut aussi se constituer un rôle de passeur, passeur « qui n'est peut-être pas si indigne », écrit M. Barraband, dans la mesure où il hérite « sans répéter », par la transformation, voire la

sublimation de sa dette. Cette poétique de la transmission par le négatif apparaît comme l'un des enjeux majeurs du récit de Réjean Ducharme, *Va savoir*. L'article de M.-E. Lapointe analyse ce roman à partir des motifs de la ruine, de l'enclume et de la souche qui témoignent « d'un enracinement, voire d'une refondation, profondément aporétiques ». La narration de Ducharme recyclerait les discours sur l'économie de l'héritage (investissement, emprunt, pillages), adressant *in fine* un pied-de-nez à la logique néolibérale à laquelle il feint de souscrire.

Outre la rigueur théorique et la finesse des analyses, on relève dans ce volume la qualité et la multiplicité des approches qui contribuent notablement à l'enrichissement des études déjà existantes sur la question de la transmission. Dominique Viart replace la question du récit de filiation dans un contexte épistémique et historique précis, Laurent Demanze aborde la question de l'héritage à partir de la psychanalyse, Martine-Emmanuelle Lapointe et Mathilde Barraband s'appuient sur les synthèses théoriques de ces deux critiques. Si l'on peut regretter que certains auteurs mis au centre de ce volume – Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Richard Millet – aient déjà fait l'objet de nombreuses études sous cet angle, on appréciera en revanche les effets de consonance ou de dissonance ménagés, dans l'ensemble de l'ouvrage, avec les écrivains québécois (Réjean Ducharme, Victor-Lévy Beaulieu), mais aussi avec des écrivains français encore peu glosés à partir de cette problématique de l'héritage (Christian Prigent, Martine Sonnet). Cette cartographie élargie des romans de l'héritage semble d'autant plus précieuse qu'elle permet de faire apparaître des points de suture entre les différents types de récits généalogiques, mais aussi des points de rupture ou de détournement de ce qui se donne peut-être comme un lieu commun générique dans la production littéraire contemporaine.

Aurélie ADLER